U d'/of OTTAWA
39003003345112

BIBLIOTHECA

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/posies00rimb

Eau-forte sur chine

140.-

ARTHUR RIMBAUD

POÉSIES

LES MANUSCRITS DES MAITRES

ARTHUR RIMBAUD

POÉSIES

NOTICE DE PATERNE BERRICHON

Portrait d'après FANTIN-LATOUR

PARIS
ALBERT MESSEIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

MCMXIX

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE :

25 Exemplaires sur papier du Japon

520 Exemplaires sur papier ordinaire

tous numérotés

N° 156

PQ
2387
.R5A6
1919

NOTICE

Ces poèmes manuscrits d'Arthur Rimbaud sont de toutes les époques de sa vie littéraire. Ils précèdent la conception d'*Une Saison en Enfer*, qui est l'adieu du poète à la littérature.

La I^e^ et la II^e^ parties du présent recueil correspondent à la quinzième année. Les vers de la première partie furent composés au collège de Charleville et au cours de la première fugue de Rimbaud vers Paris ; ceux de la deuxième partie ont été écrits à Douai, au cours de la seconde fugue, celle-ci en Belgique.

III^e^ partie. — Ce sont les vers de la seizième année. Ils font partie d'un recueil préparé par Rimbaud lui-même à la fin de 1871. La pagination est de sa main. Nous avons conservé l'ordre dans lequel il les colligea. On trouvera là une seconde version des *Effarés*. Rappelons que *Les Mains de Jeanne-Marie*, récemment retrouvées, remplissaient les pages 9 et 10.

IV^e^ partie. — Rimbaud a dix-sept ans. Il vient de rompre avec le vers régulier : il crée le vers « libéré », le vers libre. C'est l'époque des *Illuminations*, l'époque où le génie du poète s'épanouit le plus complètement. Pour une des versions de la *Bonne Pensée du Matin*, Rimbaud a supprimé le titre et la ponctuation, ce qui, entre parenthèses, ferait de lui, sous ce

rapport, le précurseur de Mallarmé et de nos actuels poètes cubistes. Quant à la version qui se présente ici de *Patience*, *Chanson de la plus haute Tour*, *Éternité* et *Age d'or*, elle est antérieure, si elle n'en forme pas le premier brouillon, aux versions typographiques, et Rimbaud a réuni les quatre poèmes sous le titre général de *Fêtes de la Patience*.

Nous laissons aux amis et aux admirateurs de Rimbaud la joie de se faire à eux-mêmes les observations extrêmement intéressantes, tant au point de vue des textes qu'au point de vue graphologique, que suggère cette publication. Nous leur demandons simplement de vouloir bien être reconnaissants de la communication des manuscrits originaux à Pierre Dauze et à MM. Louis Barthou et Jean Richepin.

P. B.

Juillet 1919

Première Soirée.

Elle était fort déshabillée
Et de grands arbres indiscrets
Aux vitres jetaient leur feuillée
Malignement, tout près, tout près.

Assise sur ma grande chaise,
Mi-nue, elle joignait les mains
Sur le plancher frissonnaient d'aise
Ses petits pieds si fins, si fins.

Je regardai, couleur de cire,
Un petit rayon brusquement
Papillonner dans son sourire
Et sur son sein, — mouché au rasoir

Je baisai les fines chevilles.
Elle eut un doux rire cristal
Qui s'égrenait en claires trilles,
Un joli rire de cristal

Les petits pieds sous la chemise
Se sauvèrent : « Veux-tu finir ! »
— La première audace permise,
Le rire feignait de punir !

— Pauvrets palpitants sous ma lèvre,
Je baisai doucement les yeux :
— Elle jeta sa tête mi-ivre —
En arrière : « Oh ! c'est encor mieux !..

« Monsieur, j'ai deux mots à te dire... »
— Je lui gardai le reste au sein —
Dans un baiser, qui la fit rire
D'un bon rire qui voulait bien — .....

— Elle était fort déshabillée —
Et de grands arbres indiscrets
Aux vitres jetaient leur feuillée
Malignement, tout près, tout près.

Arthur Rimbaud

Sensation —

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature, — heureux comme avec une femme.

Arthur Rimbaud

Mars 1870.

Le bras sur un marteau gigantesque, effrayant
D'adresse et de grandeur, le front vaste, riant
Comme un clairon d'airain, avec toute sa bouche,
Et prenant ce gros-là dans son regard farouche,
Le Forgeron parlait à Louis Seize, un jour
Que le Peuple était là, se bordant tout autour,
Et sur les lambris d'or brainant sa veste sale.
Or le Con'roi, debout sur son ventre, était pâle
Pâle comme un vaincu qu'on prend pour le gibet,
Et, soumis comme un chien, jamais ne regimbait
Car ce maraud de forge aux énormes épaules
Lui disait de vieux mots et des choses si drôles
Que cela l'empoignait au front, comme cela!

« Or, tu sais bien, Monsieur, nous chantions Ira la
Et nous piquions les bœufs vers les sillons des autres
Le Chanoine au soleil filait des patenôtres
Sur des chapelets clairs grenés de pièces d'or
Le Seigneur, à cheval, passait, tournant du cor
Et l'un avec la hart, l'autre avec la cravache
Nous fouaillaient — Hébétés comme des yeux de ve
Nos yeux ne pleuraient plus; nous allions, nous pa
Et quand nous avions mis les pays en sillons,
Quand nous avions laissé dans cette terre noire
Un peu de notre chair ... nous avions un pourboir

On nous faisait flamber nos bûches dans la nuit
Les petits y faisaient un gâteau sur le bien cuit

... « Oh ! je ne me plains pas. Je te dis mes bêtises,
C'est entre nous. J'admets que tu me contredises.
Or, n'est-ce pas joyeux de voir, au mois de juin
Dans les granges entrer des voitures de foin
Énormes ? Et sentir l'odeur de ce qui pousse,
Des vergers quand il pleut un peu, de l'herbe rousse
Et noire des étés, des blés, des nids pleins de grain
Et penser que cela prépare bien du pain ?...
Oh ! plus fort, on irait au fourneau qui l'allume
Prendre joyeusement un marteau tout l'enclume,
Et l'on serait fier de pouvoir prouver un jour
Étant homme, à la fin ! de ce que donne l'air !
— Mais voilà, c'est toujours la même vieille histoire

« Mais je suis maintenant ! Moi, je ne peux vous croire
Que j'ai deux bonnes mains, mon front et mon cerveau,
Et un homme vienne : là, d'aplomb sur le marteau,
Et me dise : Mon gars, ensemence ma terre ;
Que l'on arrive encor, quand ce serait la guerre,
Me prendre mon garçon comme cela, chez moi !
— Moi je serais un homme, et toi, tu serais roi
Tu me dirais : Je veux ! — Tu verrais bien, c'est stupide
Tu crois que j'aime voir ta caravane splendide,
Tes officiers dorés, tes mille chenapans,
Tes palsembleu bâtards tournés comme ce paon
Il y eut temps ton nid de merde où tu naquis petit
Et nous portâ-bille-toi pour nous mettre au lit
Et nous dirons : C'est bien : les pauvres à genoux !

Nous dorerons ton Louvre en donnant nos gros sous!
Et tu te souleras, tu feras belle fête.
— Et ces Messieurs riront, les reins sur notre tête!

« Non. Ces saletés là datent de nos papas!
Oh! Le Peuple n'est plus une putain. Trois pas
Et, tous, nous avons mis ta Bastille en poussière.
Cette bête suait du sang à chaque pierre.
Et c'était dégoûtant, la Bastille debout
Avec ses murs lépreux qui nous racontaient tout
Et, toujours, nous tenaient enfermés dans leur ombre!
— Citoyen! citoyen! c'était le passé sombre——
Qui croulait, qui râlait, quand nous prîmes la tour!
Nous avions quelque chose au cœur comme l'amour.
Nous avions embrassé nos fils sur nos poitrines.
Et, comme des chevaux, en soufflant des narines
Nous allions, fiers et forts, et ça nous battait là...
Nous marchions au soleil, front haut, — comme cela —;
Dans Paris ~~l'Europe~~ venait devant nos vestes sales.
Enfin! Nous nous sentions Hommes! Nous étions pâles,
Sire, nous étions soûls de terribles espoirs:
Et quand nous fûmes là, devant les donjons noirs,
Agitant nos clairons et nos feuilles de chêne,
Les piques à la main; nous n'eûmes pas de haine,
— Nous nous sentions si forts, nous voulions être doux!

. . . . . .
. . . . . .

« Et depuis ce jour là, nous sommes comme fous!
Le bas des ouvriers a monté dans la rue,
Et ces maudits s'en vont, foule toujours accrue
De sombres revenants, aux portes des richards.
Moi, je cours avec eux assommer les mouchards:
Et je vais dans Paris, noir, marteau sur l'épaule,

Farouche, j'engage ici Calaynard quelque drôle,
Eh, si tu me riais au nez, je te tuerais !
— Puis, tu peux y compter, tu te feras des frais
Avec tes hommes noirs, qui prennent nos requêtes
Pour les renvoyer comme sur des raquettes
Et, tout bas, les malins ! se disent : « Qu'ils sont sots ! »
Pour m'donner des lois, coller des petits pots
Pleins de drôlis décrets roses et de drogailles

Puis se coucher le nez quand nous marchons près de
— Nos doux représentants qui nous trouvent crasseux
Pour ne rien redouter, rien, que les baïonnettes...,
C'est très bien. Voir de leur la cabière à sonnettes
Nous en avons assez, là, de ces cerveaux plats
Et de ces ventres dieux. Ah ! ce sont là les plats
Que tu nous sers, bourgeois, quand nous sommes féroces
Quand nous brisons déjà les sceptres et les crosses !

. . . . . .

Il le prend par le bras, arrache le velours
Des rideaux, et lui montre en bas les larges cours
Où fourmille, où fourmille, où se lève la foule,
La foule épouvantable avec des bruits de hâle
Hurlant comme une chienne, hurlant comme une mer
Avec des bâtons forts et des poings de fer,
Ses flambeaux, ses grands cris de haîne et de faim,
Ses bras sombre de haillons brandissant de couteaux rouges
L'Automne, par la fenêtre ouverte, montre tout
Au roi pâle, et suant qui chancelle debout,
Malade à regarder cela !

« C'est la Crapule,
Dit-il. Ça bave aux murs, ça monte, ça pullule :
— Puisqu'ils ne mangent pas, dis-je, il faut donc que

Je suis un forgeron : ma femme est avec eux.
Folle ! Elle croit trouver du pain aux Tuileries !
– On ne veut pas de nous dans les boulangeries.
J'ai trois petits. Je suis crapule. – Je connais
Des vieilles qui s'en vont pleurant sous leurs bonnets
Parce qu'on leur a pris leur garçon ou leur fille :
C'est la crapule. – Un homme était à la Bastille,
Un autre était forçat : et tous deux, citoyens
Honnêtes, libérés, ils sont comme des chiens :
On les insulte ! Alors, ils ont là quelque chose
Qui leur fait mal, allez ! C'est terrible, et c'est cause
Que se sentant brisés, que, se sentant damnés,
Ils sont là, maintenant, hurlant sous votre nez !
Crapule. – Là dedans sont des filles, infâmes
Parce que, – vous saviez que c'est faible, les femmes, –
Messeigneurs de la cour, – que ça vaut toujours bien, –
Vous avez craché sur l'âme, comme rien !
Vos belles, aujourd'hui, sont là. C'est la crapule.

. . . . . .

« Oh ! tous les Malheureux, tous ceux dont le dos brûle
Sous le soleil féroce, et qui vont, et qui vont,
Qui dans ce travail là sentent crever leur front
Chapeau bas, mes bourgeois ! Oh ! ceux là, sont les Hommes !
Nous sommes Ouvriers, Sire ! Ouvriers ! Nous sommes
Pour les grands temps nouveaux où l'on voudra savoir,
Où l'Homme forgera du matin jusqu'au soir,
Chasseur des grands effets, chasseur des grandes causes,
Oui, lentement vainqueur, il domptera les choses
Et montera surtout, comme sur un cheval !
Oh ! splendides lueurs des forges ! Plus de mal,
Plus ! – Ce qu'on ne sait pas, c'est peut être terrible :
Nous saurons ! – Nos marteaux en main ; passons au crible.

Tout ce que nous savons jouir, frères, maintenant!
Nous faisons quelquefois ce grand rêve émouvant
De vivre simplement, ardemment, sans rien dire
De mauvais, travaillant dans l'auguste silence
D'une femme qu'on aime, avec un noble amour
Et l'on travaillerait fièrement tout le jour;
Et l'on en sentirait la sève
Et on aurait le devoir comme un chaînon qui trime
Et l'on se sentirait très heureux: et personne
Oh! personne, surtout, ne vous ferait changer!
On aurait un fusil au dessus du foyer ....

. . . . . .

« Oh! mais l'air est tout plein d'une odeur de la Ba
Que te disais-je donc? Je suis de la canaille!
Il reste des mouchards et des accapareurs.
Nous sommes libres, nous! nous avons des terreurs
Où nous nous sentons grands, oh! si grands! Tout à
Je parlais de devoir calme, d'une demeure....
Regarde donc le ciel! — C'est trop petit pour nous
Nous crèverions de chaud, nous serions à genoux!
Regarde donc le ciel! — Je rentre dans la foule
Dans la grande canaille effroyable, qui roule,
Fière, tes vieux canons sur les sales pavés:
— Oh! quand nous serons morts, nous les aurons la
— Eh si, devant nos cris, devant notre vengeance,
Les pattes des vieux rois mordorés, sur la Fran
Poussaient leurs régiments en habits de gala
Eh bien, n'est-ce pas, nous irions à eux chiens-là!

. . . . . .

— Il reprit son marteau sur l'épaule.

La foule —

Près de cet homme, là se sentait l'âme foule,
Et, dans la grande cour, dans les appartements,
Où Paris labourait avec des hurlements,
Un frisson secoua l'immense populace.
Alors, de sa main large et superbe de crasse
Bien que le roi vînt tout à l'heure, le Forgeron
Terrible, lui jeta le bonnet rouge au front!

Arthur Rimbaud

Le Soleil, le foyer de tendresse et de vie,
Verse l'amour brûlant à la Terre ravie,
Et, quand on est couché sur la vallée, on sent
Que la Terre est nubile et déborde de sang;
Que son immense sein, soulevé par une âme,
Est d'amour comme Dieu, de chair comme la femme,
Et qu'il renferme, gros de sève et de rayons,
Le grand fourmillement de tous les embryons!

Et tout croît, et tout monte!

— O Vénus, ô Déesse!
Je regrette les temps de l'antique jeunesse,
Des satyres lascifs, des faunes animaux,
Dieux qui mordaient d'amour l'écorce des rameaux
Et dans les nénufars baisaient la Nymphe blonde,
Je regrette les temps où la sève du monde,
L'eau du fleuve, le sang rose des arbres verts,
Dans les veines de Pan mettaient un univers!
Où le sol palpitait, vert, sous les pieds de chèvre;
Où, baisant mollement le clair Syrinx, la lèvre
Modulait sous le ciel le grand hymne d'amour;
Où, debout sur la plaine, il entendait autour
Répondre à son appel la Nature vivante;
Où les arbres muets, berçant l'oiseau qui chante,
La Terre berçant l'homme, et tout l'Océan bleu
Et tous les animaux aimaient, aimaient en Dieu!

Je regrette le temps de la grande Cybèle,
Qu'on disait parcourir, gigantesquement belle,
Sur un grand char d'airain les splendides cités;
Dont le double sein versait dans les immensités
Le pur mystère mêlé de la vie infinie;
Quand l'Homme jeune, heureux, de la mamelle tétait,
Comme un petit enfant, jouait sur les genoux,
Parce qu'il était fort, l'Homme était chaste et doux.

Mystère! Maintenant il dit: Je sais les choses,
Et va, les yeux fermés et les oreilles closes:
— Et pourtant, plus de dieux! plus de dieux! l'Homme est Roi,
L'Homme est Dieu! Mais l'Amour, voilà la grande Foi!
Oh! si l'homme puisait encore à la mamelle
Grande mère des dieux et des hommes, Cybèle;
S'il n'avait pas laissé l'immortelle Astarté
Qui jadis, émergeant dans l'immense clarté
Des flots bleus, fleur de chair que la vague parfume,
Montra son nombril rose où vint baiser l'écume,
Et fit chanter, déesse aux grands yeux noirs vainqueurs,
Le rossignol aux bois et l'amour dans les cœurs!

II

Je vois en toi! je vois en toi! Divine mère,
Aphrodité marine! — Oh! la route est amère
Depuis que l'autre Dieu nous attelle à la croix;
Chair, marbre, fleur, Vénus, c'est en toi que je crois!
— Oui l'Homme est triste et laid, triste sous le ciel vaste,
Il a des vêtements, parce qu'il n'est plus chaste,
Parce qu'il a sali son sein auste de dieu,
Et qu'il a rabougri, comme une idole au feu,
Son corps Olympien aux servitudes laides!

(Ou même après la mort, dans les tiquetures noires
Il tout vivra, insultant la première Beauté !
- Et l'Idole où tu mis tant de virginité,
Où tu divinisas notre argile, la Femme —
Afin que l'Homme pût éclairer sa pauvre âme
Et monter lentement, dans un immense amour,
De la prison terrestre à la beauté du jour,
La femme ne sait plus même être Courtisane !
- C'est une bonne farce ! et le monde ricane
(Ton nom doux et sacré de la grande Venus !

III

O ! le Temps ! reviendront, les temps qui sont venus !
Et l'Homme a fini ! l'Homme a joué tous les rôles
Du grand jour, fatigué de tous les idoles
Il ressuscitera, libéré de tous les Dieux,
Et, comme il est du ciel, il foulera les cieux !
L'Idéal, la pensée invincible, éternelle,
Tout le dieu qui vit, dans notre argile charnelle
Montera, montera, brûlera tous son front !
Et quand tu le verras sonder tout l'horizon
Contempteur des vieux jougs, libre de toute crainte
Tu viendras lui donner la Rédemption sainte !
- Splendide, radieuse au sein des grandes mers
Tu surgiras, jetant sur le vaste Univers
L'Amour infini dans un infini sourire !
Le Monde vibrera comme une immense lyre —
Dans le frémissement d'un immense baiser

- Le Monde a dit : j'aime : tu viendras l'apaiser

O splendeur de la chair ! ô splendeur idéale !
O renouveau d'amour, aurore triomphale
Où, courbant à leurs pieds les Dieux et les Héros
Kallipige la blanche et le petit Eros
Effleureront, couverts de la neige des roses
Les femmes et les fleurs sous leurs beaux pieds éclos !
O grande Ariadné, qui jettes tes sanglots
Sur la rive, en voyant fuir là-bas sur les flots
Blanche sous le soleil, la voile de Thésée,
O douce vierge enfant qu'une nuit a brisée,
Mais toi ! Sur ton char d'or brodé de noirs raisins,
Lysios, promené dans les champs Phrygiens
Par les figues lascifs et les panthères rousses,
Le long des fleuves bleus rougis par les sombres mousses
Cygne, Taureau, sur ton cou bercé comme un enfant
Le corps nu d'Europé, qui jette son bras blanc
Au cou nerveux du Dieu frissonnant dans la vague
Et tourne lentement vers elle son œil vague ;
Elle, laisse traîner la pâle fleur
Au front de Zeus ; ses yeux sont fermés ; elle meurt
Dans un divin baiser, et le flot qui murmure
De son écume d'or fleurit sa chevelure.
— Entre le laurier rose et le bambou rêveur
Glisse amoureusement le grand Cygne rêveur
Enlaçant la Léda des blancheurs de son aile ;
— Et tandis que Cypris passe, étrangement belle
Et, cambrant les rondeurs splendides de ses reins,
Etale fièrement l'or de ses larges seins
Et son ventre neigeux brodé de mousse noire,
— Héraclès, le Dompteur, qui, comme d'une gloire
Fort, ceint son vaste corps de la peau du lion,
Jadane, front terrible et doux, à l'horizon !

Par la lune d'été vaguement éclairée —

Debout, nue, riant dans la pâleur verte
Que fouche le flot tourbe des longs cheveux bleus,
Dans la clairière sombre où la mousse s'éveille
La Dryade regarde au ciel silencieux ....
La blanche Eté étend laisse flotter son voile,
Craintive, sur les pieds du bel Endymion,
Et lui jette un baiser dans un pâle rayon ...
La Source pleure au loin dans une longue extase
C'est la Nymphe qui rêve, un coude dans son vase,
Au beau jeune homme blanc que son onde a pressé
Une brise d'amour dans la nuit a passé,
Et dans les bois sacrés, dans l'horreur des grands arbres
Majestueusement debout, les sombres Marbres,
Les Dieux, au front desquels le Bouvreuil fait son nid,
Les Dieux écoutent l'Homme et le Monde infini.

Arthur Rimbaud

mai 70.

Ophélie

I

Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles
La blanche Ophélia flotte comme un grand lys,
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles...
— On entend dans les bois de lointains hallalis.

Voici plus de mille ans que la triste Ophélie
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir
Voici plus de mille ans que sa douce folie
Murmure sa romance à la brise du soir

Le vent baise ses seins et déploie en corolle
Ses grands voiles bercés mollement par les eaux ;
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,
Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.

Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle ;
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort,
Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile :
— Un chant mystérieux tombe des astres d'or

II

O pâle Ophélia ! belle comme la neige !
Oui tu mourus, enfant, par un fleuve emporté !
— C'est que les vents tombant des grands monts de Norvège
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté ;

C'est qu'un souffle, devant la grande aventure,
A ton esprit rêveur portait d'étranges bruits,
Que ton cœur écoutait le chant de la Nature
Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits;

C'est que la voix des mers folles, emmant sa râle
Brûlait ton sein d'enfant, trop humain et trop dur
C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,
Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux!

Ciel! Amour! Liberté! Quel rêve, ô pauvre Folle!
Tu le fondais à lui comme une neige au feu:
Tes grandes visions étranglaient la parole
Et le terrible Infini effara ton œil bleu!

III

— Et le Poète dit qu'aux rayons des étoiles
Tu viens chercher la nuit les fleurs que tu cueilles,
Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en tes longs voiles,
La blanche Ophélia flotter comme un grand lys.

Arthur Rimbaud

Les Pauvres.

Un gibet noir, manchot animable,
Dansent, dansent les paladins
Les maigres paladins du diable —
Les squelettes de Saladins.

Messire Belzebuth tire par la cravate
Des petits pantins noirs grimaçant sur le ciel,
Et, leur claquant au front un revers de sonate,
Les fait danser, danser aux sons d'un vieux Noël!

Et les pantins choqués enlacent leurs bras grêles:
Comme des orgues noirs, les poitrines à jour
Que serraient autrefois les gentes demoiselles,
Se heurtent longuement dans un hideux amour.

Hurrah! les gais danseurs, qui n'ayez plus de panse!
On peut cabrioler, les trétaux sont si longs!
Hop! qu'on ne sache plus, si c'est bataille ou danse!
Belzebuth enragé racle ses violons!

Ô durs talons, jamais on n'use la semelle!
Presque tous ont quitté la chemise de peau;
Le reste est peu gênant et se sont sans scandale.
Sur les crânes, la neige applique un blanc chapeau:

Le corbeau fait panache à ces têtes pelées,
Un morceau de chair tremble à leur maigre menton:
On dirait, bourrelant dans les sombres mêlées,
Des preux, raides, heurtant armures de carton.

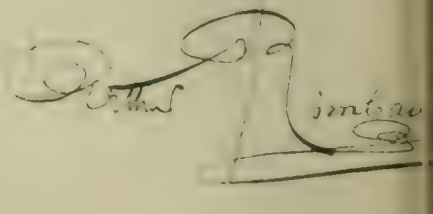
Minuit! la bise souffle au grand bal des squelettes!
Les gibets noirs mugissent comme un orgue de fer!
Les loups sont répondant des forêts voisines
A l'horizon, le ciel est d'un rouge d'enfer.

Holà, secouez moi ces capitans funèbres
Qui défilent, sournois, de leurs gros doigts usés;
Un chapelet d'amour sur leurs pâles vertèbres:
Ce n'est pas un moustier ici, les trépassés!

Oh! voilà qu'au milieu de la danse macabre
Bondit dans le ciel rouge un grand squelette fou
Emporté par l'élan, comme un cheval se cabre
Et, se sentant encor la corde raide au cou

Crispe ses petits doigts sur son fémur qui craque
Avec des cris pareils à des ricanements,
Et, comme un baladin rentre dans la baraque,
Retombe dans le bal au chant des ossements.

Au gibet noir, manchot au mât,
Dansent dansent les paladins,
Les maigres paladins du diable
Les squelettes de Saladins.



Le châtiment de Tartufe.

Disonnant, tisonnant son cœur amoureux sous
Sa chaste robe noire, heureux, la main gantée,
Un jour qu'il s'en allait, effroyablement doux,
Jaune, bavant la foi de sa bouche édentée,

Un jour qu'il s'en allait, « Dremus, » - un Méchant -
Le prit rudement par son oreille benaite
Et lui jeta des mots affreux, en arrachant
Sa chaste robe noire autour de la peau moite!

Châtiment!... Ses habits étaient déboutonnés,
Et le long chapelet des péchés pardonnés
S'égrenant dans son cœur, Saint-Tartufe était pâle!

Donc, il se confessait, priait, avec un râle!
L'homme se contenta d'emporter ses rabats...
- Peuh! Tartufe était nu du haut jusques en bas!

Arthur Rimbaud

Vénus Anadyomène.

Comme d'un cercueil vert en fer blanc, une tête
De femme à cheveux bruns fortement pommadés
D'une vieille baignoire émerge, lente et bête,
Avec des déficits assez mal rasaudés;

Puis le col gras et gris, les larges omoplates
Qui saillent; le dos court qui rentre et qui ressort;
Puis les rondeurs des reins semblent prendre l'essor;
La graisse sous la peau paraît en feuilles plates:

L'échine est un peu rouge, et le tout sent un goût
Horrible à brûlement; on remarque surtout
Des singularités qu'il faut voir à la loupe....

Les reins portent deux mots gravés: Clara Venus;
Et tout ce corps remue et tend sa large croupe
Belle hideusement d'un ulcère à l'anus.

A. Rimbaud

Les reparties de Nina —

— — — — — — — — — —

Lui — Ta poitrine sur ma poitrine,
Hein ? nous irions,
Ayant de l'air plein la narine,
Aux frais rayons

Du vert matin bleu, qui vous baigne
Du vin de jour ?...
Quand tout le bois frissonnant saigne
Muet d'amour

De chaque branche, gouttes vertes,
Des bourgeons clairs,
On sent dans les choses ouvertes
Frémir des chairs :

Tu plongerais dans la luzerne —
Ton blanc peignoir,
Rosant à l'air ce bleu qui cerne
Ton grand œil noir,

Amoureuse de la campagne,
T'emmant partout,
Comme une mousse de champagne,
Ton rire fou :

Riant à moi, brutal d'ivresse,
Qui te prendrais
Comme cela, — la belle tresse,
Oh ! — qui boirais

Mon goût de framboise et de fraise,
O chair de fleur !
Riant au vent s'il qui te baise
Comme un baiser.

Ou rose églantier qui s'embrase
Rimablement :
Mes seins tremblants, ils font de la
Ce tas amant !...

. . . . . .

— Ta poitrine sur ma poitrine,
Mêlant nos voix
Tout bas, nous grognerions, ce matin,
Puis les grands bois !...

Puis, comme une petite morte,
Le cœur fermé,
Tu me dirais que je te porte,
L'œil mi fermé...

Je te prendrais, tout pâmante,
Dans mes bras :
Mon désir n'aurait pas une entrave
Au Noisetier...

Je te parlerais dans ta bouche :
Mots, murmure !
Mon corps comme une enfant se couche,
Rose du sang

Tes seins, blancs, dans ta robe blanche,
Aux tons rosés :
Et tu prendrais ma langue franche.....
Viens !... — que tu sais...

Nos grands bois tentiraient la lèvre
Et le soleil
D'abricot d'or fin leur graisserait
Vert et vermeil

. . . . . .

Le soir ?... Nous reprendrons la route
Blanche qui court
Et lainant, comme un troupeau qui broute,
Tout à l'entour

Les bons vergers à l'herbe bleue
Aux pommiers tors !
Comme on les sent tout une lieue
Leurs parfums forts !

Nous regagnerons le village
Du vieux minoir ;
Et ça sentira le laitage
Dans l'air du soir ;

Ça sentira l'étable, pleine
De fumiers chauds,
Pleine d'un lent rhythme d'haleine,
Et de grands dos

Blanchissant sous au lune lumière
Et, tout là bas,
Une vache fientera, fière,
Et chaque pas . . .

Les lunettes de la grand'mère
Et son nez long
Dans son missel ; le pot de bière
Cerclé de plomb,

Mousseront entre les larges pipes
Qui, crânement,
Fument ! les effroyables tipes
Qui, tout fumant,

Frappent le jambon aux fourchettes
Tant, tant et plus :
Le feu qui clair les cuillettes
Et les cabinets.

Les fesses luisantes et grattées
D'un gros enfant
Qui jouait, à genoux, dans les tasses,
Son museau blanc

Braillait sous un meuble qui grondait
D'un bon gros rire,
Et bourdonnait tout autour
Du cher petit....

- - - - - - - - - - - -

Puis de choses parlerons-nous, chère,
Dans ces bonnes,
Quand la flamme illumine, claire,
Les carreaux gris !...

— Puis, petite, et toute nichée
Dans les lilas
Mains et pieds : le vitrail caché,
Puis et là bas...

Tu viendras, tu viendras, je t'aime !
Ce sera beau.
Tu viendras, n'est-ce pas, et même...

Elle — Et mon bureau ?

À la Musique.

Place de Cyprès à Londres

Sur la place taillée en mesquines pelouses,
Square où tout est correct, les arbres et les fleurs,
Tous les bourgeois poussifs qu'ébranglent les chaleurs
Portent, les gendelettres, leurs critiques jalouses.

L'orchestre militaire, au milieu du jardin,
Balance ses schakos dans la valse des fifres:
Autour, aux premiers rangs, parade le gandin;
Le notaire pend à ses breloques à chiffres.

Les rentiers à lorgnons soulignent tous les couacs:
Les gros bureaux bouffis traînent leurs grosses dames
Auprès desquelles vont, officieux cornacs,
Celles dont les volants ont des airs de réclames;

Sur les bancs verts, des clubs d'épiciers retraités
Qui désensablent le sable avec leur canne à pomme,
Font sérieusement discuter les traités,
Puis prisent en argent, et reprennent: "En somme!..."

Épatant sur son banc les rondeurs de ses reins,
Un bourgeois à cantons clairs, bedaine flamande,
Savoure son cigare d'un air capable et grave
Déborde — vous savez, c'est de la contrebande; —

Le long des gazons verts ricanent les voyous;
Et, rendus amoureux par le chant des trombones,
Très naïfs, et fumant des roses, les troupiers
Caressent les bébés pour enjôler les bonnes..

– Moi, je suis, débraillé comme un étudiant
Sous les marronniers verts les alertes fillettes :
Elles le savent bien, et tournent en riant,
Vers moi, leurs yeux tout pleins de choses indites.

Je ne dis pas un mot : je regarde toujours
La chair de leurs cous blancs brodés de mèches folles
Je suis, sous le corsage et les frêles atours,
Le dos divin après la courbe des épaules

J'ai bientôt deniché la bottine, le bas...
Je reconstruis les corps, brûlé de belles fièvres
Elles me trouvent drôle et se parlent tout bas.
– Et je tiens les baisers qui me viennent aux lèvres.

Arthur Rimbaud

Les Effarés

Noirs dans la neige et dans la brume,
Au grand soupirail qui s'allume,
Leurs culs en rond,

À genoux, cinq petits, — mis'ère! —
Regardent le boulanger faire
Le lourd pain blond...

Ils voient le fort bras blanc qui tourne
La pâte grise, et qui l'enfourne
Dans un trou clair.

Ils écoutent le bon pain cuire.
Le boulanger au gras sourire
Chante un vieil air.

Ils sont blottis, pas un ne bouge,
Au souffle du soupirail rouge,
Chaud comme un sein.

Et quand pendant que minuit sonne,
Façonné, pétillant et jaune,
On sort le pain;

Quand, sous les poutres enfumées,
Dans tous les carreaux sarclés :,
Et les grillons ;

Quand le bon chaud souffle la vie :,
Ils ont leur âme si sage
Tous leurs haillons,

Ils se ressentent si bien vivre,
Les pauvres petits pleins de givre ;
— Qu'ils sont là, tous,

Collant leurs petites museaux roses
Au grillage, chantant des choses,
Entre les trous,

Mais bien bas, — comme une prière....
(Repliés vers cette lumière
Du ciel rouvert,

— Puis, quand, en hiver, ils iront tous en bande,
— Roux, tous blancs, tremblants
Au vent d'hiver.....

A. Rimbaud

Roman.

I

On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans.
– Un beau soir, foin des bocks et de la limonade,
Des cafés tapageurs aux lustres éclatants !
– On va sous les tilleuls verts de la promenade.

Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin !
L'air est parfois si doux, qu'on ferme la paupière ;
Le vent chargé de bruits, – la ville n'est pas loin, –
A des parfums de vigne et des parfums de bière....

II

– Voilà qu'on aperçoit un tout petit chiffon
D'azur sombre, encadré d'une petite branche,
Piqué d'une mauvaise étoile, qui se fond
Avec de doux frissons, petite et toute blanche...

Nuit de juin ! Dix-sept ans ! – On les laisse griser.
La sève est du champagne et vous monte à la tête....
On divague ; on se sent aux lèvres un baiser
Qui palpite là, comme une petite bête....

III

Le cœur fou Robinsonne à travers les romans,
– Lorsque, dans la clarté d'un pâle réverbère,
Passe une demoiselle aux petits airs charmants,
Sous l'ombre du faux-col effrayant de son père...

Et, comme elle vous trouve, immensément naïf,
Tout en faisant trotter ses petites bottines,
Elle se tourne, alerte, et d'un mouvement vif...
— Sur vos lèvres alors meurent les cavatines...

IV

Vous êtes amoureux. Loué jusqu'au mois d'août.
Vous êtes amoureux — Vos sonnets la font rire.
Tous vos amis s'en sont, vous êtes maussade tout.
— Puis l'adorée, un soir, a daigné vous écrire...!

— Ce soir là,... — vous rentrez aux cafés éclatants,
Vous demandez des bocks et de la limonade;
— On n'est pas sérieux, quand on a dix sept ans
Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade —

29 sept. 70 Arthur Rimbaud

« ... Français de soixante-dix, Conapartistes républicains, souvenez-vous de vos pères en 92, etc... »
. . . . . .

— Paul de Cassagnac
— Le Pays. —

Morts de Quatre-vingt-douze et de Quatre-vingt-treize,
Qui, pâles du baiser fort de la Liberté,
Calmes, sous vos sabots, brisiez le joug qui pèse
Sur l'âme et sur le front de toute Humanité;

Hommes extasiés et grands dans la Tourmente,
Vous dont les cœurs sautaient d'amour sous les haillons,
O Soldats que la Mort a semés, noble Amante,
Pour les régénérer, dans tous les vieux sillons;

Vous dont le sang lavait toute grandeur salie
Morts de Valmy, Morts de Fleurus, Morts d'Italie
O million de Christs aux yeux sombres et doux;

Nous vous laissions dormir avec la République,
Nous, courbés sous les rois comme sous l'impur Fric,
— Messieurs de Cassagnac nous regrettent de vous!

Fait à Mazas, 3 septembre 1870

Arthur Rimbaud

Le Mal

Quand sur les crachats rouges de la mitraille
Sifflent tout le jour par l'infini du ciel bleu ;
Sur écarlates ou verts, près du Roi qui les raille,
Croulent les bataillons en masse dans le feu ;

Quand sur une folie épouvantable, broie
En fait de cent milliers d'hommes un tas fumant ;
— Pauvres morts ! dans l'été, dans l'herbe, dans ta joie,
Nature ! à toi qui fis ces hommes saintement ! —

— Il est un Dieu, qui rit aux nappes damassées
Des autels, à l'encens, aux grands calices d'or ;
Qui dans le cercement des hosannah s'endort,

Et se réveille, quand des mères ramassées
Dans l'angoisse, et pleurant sous leur vieux bonnet noir
Lui donnent un gros sou lié dans leur mouchoir !

Arthur Rimbaud

Rages de Césars

L'Homme pâle, le long des pelouses fleuries,
Chemine, en habit noir, et le cigare aux dents ;
L'Homme pâle, reprenant aux fleurs des Tuileries
— Et parfois son œil berne à des regards ardents ...

Car l'Empereur est seul De ses vingt ans d'orgie
Il s'était dit : « Je vais souffler la Liberté
Bien délicatement, ainsi qu'une bougie ! »
La Liberté revit ! Il se sent éventé !

Il est pris. — Oh ! quel nom sur ses lèvres mettre
Tressaille ? Quel regret implacable le mord ?
On ne le saura pas. L'Empereur a l'œil mort.

Il repense peut-être au Compère en lunettes ...
— Et regarde filer De son cigare en feu —,
Comme aux soirs de Saint-Cloud, un fin nuage bleu

Arthur Rimbaud

II

A ... Elle.

Rêvé Pour l'hiver.

L'hiver, nous irons dans un petit wagon rose
Avec des coussins bleus.
Nous serons bien. Un nid de baisers sous ce pose
Dans chaque coin moelleux.

Tu fermeras l'œil, pour ne point voir, par la glace,
Grimacer les ombres des soirs.
Ces monstruosités hargneuses, populace
De démons noirs et de loups noirs.

Puis tu te sentiras la joue égratignée ...
Un petit baiser, comme une folle araignée,
Te courra par le cou ...

Et tu me diras : « Cherche ! » en inclinant la tête,
— Et nous prendrons du temps à trouver cette bête
— Qui voyage beaucoup ...

Arthur Rimbaud

En Wagon, le 7 octobre 70.

Le Dormeur du Val.

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Octobre 1870

Arthur Rimbaud

Au Cabaret-Vert, cinq heures du soir

Depuis huit jours, j'avais déchiré mes bottines
Aux cailloux des chemins. J'entrais à Charleroi.
— Au Cabaret-Vert : je demandai des tartines
De beurre et du jambon qui fût à moitié froid.

Bienheureux, j'allongeai les jambes sous la table
Verte : je contemplai les sujets très naïfs
De la tapisserie. — Et ce fut adorable,
Quand la fille aux tétons énormes, aux yeux vifs,

— Celle-là, ce n'est pas un baiser qui l'épeure ! —
Rieuse, m'apporta des tartines de beurre,
Du jambon rose, dans un plat colorié,

Du jambon rose et blanc parfumé d'une gousse
D'ail, — et m'emplit la chope immense, avec la mousse
Que dorait un rayon de soleil arriéré.

Arthur Rimbaud.

La Maline

Dans la salle à manger brune, que parfumait
Une odeur de vernis et de fruits, à mon aise
Je ramassais un plat de je ne sais quel mets
Belge, et je m'épatais dans mon immense chaise.

En mangeant, j'écoutais l'horloge, heureux et coi.
La cuisine s'ouvrit avec une bouffée
Chaude, - Et la servante vint, je ne sais pas pourquoi,
Fichu moitié défait, malinement coiffée

Puis, tout en promenant son petit doigt tremblant
Sur sa joue, un velours de pêche rose et blanc,
En faisant de sa lèvre enfantine une moue,

Elle arrangeait les plats, près de moi, pour m'aider;
- Puis, comme ça, - bien sûr pour avoir un baiser, -
Tout bas : Un sou pour vous : j'ai pris une froid sur la joue... »

Arthur Rimbaud

Charleroi, octobre 70

— L'éclatante victoire de Sarrebrück, —
remportée aux cris de vive l'Empereur ! (Gravure belge
brillamment coloriée, se vend à Charleroi, 135 centimes.

Au milieu, l'Empereur, dans une apothéose
Bleue et jaune, s'en va, raide, sur son dada
Flamboyant ; très heureux, car il voit toute en rose,
Féroce comme Ulis et doux comme un papa ;

En bas, les bons Pioupious qui faisaient la sieste
Près des tambours dorés et des rouges canons,
Se lèvent gentiment. Pitou remet sa veste,
Et, tourné vers le Chef, s'ébaudit de grands noms !

A droite, Dumanet, appuyé sur la crosse
De son chassepot, tend fréміr sa nuque en brosse,
Et : « Vive l'Empereur !! » — Son voisin reste coi ...

Un schako surgit, comme un soleil noir ... Au centre,
Boquillon rouge et bleu, très naïf, sur son ventre
Se dresse, et, présentant ses derrières : « De quoi ? ... »

Octobre 70

Arthur Rimbaud

Le Buffet.

C'est un large buffet sculpté ; le chêne sombre
Très vieux, a pris cet air si bon des vieilles gens ;
Le buffet est ouvert, et verse dans la chambre
Comme un flot de vin vieux, des parfums engageants ;

Tout plein, c'est un fouillis de vieilles vieilleries,
De linges odorants et jaunes, de chiffons
De femmes ou d'enfants, de dentelles fleuries,
De fichus de grand'mère où sont peints des griffons ;

— C'est là qu'on trouverait les médaillons, les mèches
De cheveux blancs ou blonds, les portraits, les fleurs sèches,
Tout le parfum de vie et des parfums de fruits.

— Ô buffet du vieux temps, tu sais bien des histoires,
Et tu voudrais conter tes contes, et tu pleures
Quand s'ouvrent lentement tes grandes portes noires.

Arthur Rimbaud

Ma Bohème (Fantaisie)

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées;
Mon paletot aussi devenait idéal;
J'allais sous le ciel, Muse! et j'étais ton féal;
Oh! là là! que d'amours splendides j'ai rêvées!

Mon unique culotte avait un large trou.
— Petit Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande Ourse.
Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur;

Ou, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur!

Arthur Rimbaud

III

Les Assis

Noirs de loupes, grêlés, les yeux cernés de bagues
Ployés sous leurs mentons cousus à leurs chemises,
Le sinciput plaqué de hargnosités vagues
Comme les floraisons lépreuses des vieux murs ;

Ils ont greffé dans des amours épileptiques
Leur fantasque ossature aux squelettes noirs
De leurs chaises, dont les barreaux rachitiques
S'entrelacent pour les matins et pour les soirs !

Ces vieillards ont toujours fait tresse avec leurs sièges,
Sentant les soleils vifs percaliser leur peau,
Ou, les yeux à la vitre où se fanent les neiges,
Tremblant du tremblement douloureux du crapaud.

Et les sièges leur ont mis des bontés : culottes
De cuir, fine paille où des angles de lueurs vives,
L'âme des vieux soleils s'allume emmaillotée
Dans ces tresses d'épis où fermentaient les grains.

Et les Assis, genoux aux dents, verts grimoires
Sous les doigts, dont leurs sièges sont tout imprégnés,
S'écoutent, oppressés, les yeux hagards, boire
Et leurs cabochons vont dans des rayons d'ambre...

— Oh ! ne les faites pas lever ! C'est le naufrage...
Ils surgissent, grandis comme des chats gothiques,

[illegible]
Et leur pantalon bouffe à leurs reins boursouflés

Et vous les écoutez, crayonnant leurs têtes chauves
[illegible]
Et leurs boutons d'habit sont des prunelles fauves
Qui vous accrochent l'œil du fond des corridors!

Puis ils ont une main invisible qui tue :
Au retour, leur regard filtre ce venin noir
Qui change l'œil souffrant de la chienne battue
Et vous avez percé d'un trait un entonnoir

Rasoir, les poings noyés dans des manchettes sales
Tic tongue à ceux-là qui les ont fait lever
Et, de l'aurore au soir, des grappes d'ivrognes sales
Sous leurs moutons chétifs s'agitent à crever

Quand l'ouvrier sommeil a baissé leurs visières
Ils rêvent sur leur bras de sièges féconds
De vrais petits amours de chaises en fenêtre
[illegible]

Des fleurs d'encre crachant des pollens en virgule
Les bercent, le long des calices accroupis
Bols qu'au fil des glaïeuls le vol des bdellules
Et leur membre d'agace à des barbes d'épis

Le Forgeron (suite)

(Et cependant fiévreux dans les fournaises
D'azur, allongeant les flammes et les meules
D'univers, tonnant mon enorme jarret d'acier
A l'Ordre, éternel veilleur, rame aux cieux lumineux
Et de sa Dragne en feu taille filer les astres

Juillet 1871.

7 vers.

Tête de faune

Dans la feuillée écrin vert taché d'or
Dans la feuillée incertaine et fleurie
De fleurs splendides où le baiser dort
Vif et crevant l'exquise broderie,

Un faune effaré montre tel deux yeux
Et mord les fleurs rouges de ses dents blanches
Puis se barbouille ainsi puis rit aux cieux
Sa lèvre éclate en rires sous les branches

Et quand il a fui - tel qu'un écureuil -
On rit tremble encore à chaque feuille
Et l'on voit épeuré par un bouvreuil
Le Baiser d'or dans l'air, qui se recueille

1er vers.

Le Cœur volé

Mon triste cœur bave à la poupe,
Mon triste cœur... Comment De exposé :
Ils y lancent des jets d'eau de poupe,
Mon triste cœur bave à la poupe :
Sous la quolibet de la troupe
Qui pousse un rire général,
Mon triste cœur bave à la poupe
Mon cœur, comment De exposé !

Ithyphalliques et pioupiesques
Leurs quolibets l'ont dépravé !
Aux gouvernail on voit des fresques
Ithyphalliques et pioupiesques
O pâles visages exotiques
Prenez mon cœur, qu'en ferez-vous
Ithyphalliques et pioupiesques
Leurs quolibets l'ont dépravé !

Quand ils auront tari leurs chiques
Comment agir, ô cœur volé ?
Ô cœur... Les bagues de chiques
Quand ils auront tari leurs chiques
Mon cœur... Ô regrets stupiques
Moi, si mon cœur est ravalé :
Quand ils auront tari leurs chiques
Comment agir, ô cœur volé ?

Mai 1871.

11 11

Les Effarés.

Noirs dans la neige et dans la brume,
Au grand soupirail qui s'allume,
Leurs culs en rond,

Agenouillés, cinq petits — Misère! —
Regardent le Boulanger faire
Le lourd pain blond.

Ils voient le fort bras blanc qui tourne
La pâte grise et qui l'enfourne
Dans un trou clair.

Ils écoutent le bon pain cuire.
Le Boulanger au gros sourire
Chante un vieil air.

Ils sont blottis, pas un ne bouge,
Au souffle du soupirail rouge
Chaud comme un feu.

Quand pour quelque médianoche,
Façonné comme une brioche
On sort le pain,

Quand, sous les poutres enfumées,
Chantent les croûtes parfumées
Et les grillons,

Que ce trou chaud souffle l'hiver,
Ils ont leur âme si ravie
Qu'ils leurs haillons,

Ils se ressentent si bien vivre
Les pauvres Jésus pleins de givre
[illegible]

Pollant leurs petits museaux roses
Au treillage, grognant des choses
[illegible]

[illegible]
Et sapiez vos cervelles
Du ciel couvert

Et font pitié vêtus de toile
D'une leur chemise tremblotte —
Au vent de hiver.

Les Voyelles

A, noir ; E, blanc ; I, rouge, U vert ; O, bleu : voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes.
A, ~~corset~~ noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre. E, frissons des vapeurs et des tentes
Lances de glaciers fiers rois blancs, frissons d'ombelles,
I, pourpre, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes.

U, cycles, vibrements divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Qu'imprima l'alchimie aux doux fronts studieux.

O, suprême clairon plein de strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges...
— O l'Oméga, rayon violet de ses yeux !

L'étoile a pleuré rose au cœur de tes oreilles,
L'infini roulé blanc de tes nuques à tes reins
La mer a perlé rousse à tes mamelles vermeilles
Et l'Homme saigné noir à ton flanc souverain.

Ceux qui disent: Cré Nom, ceux qui disent: maraîche,
Soldats, marins, débris d'Empire, retraités
Sont tous les trois devant les Douaniers des traîtres
Qui leur font rager, fouillent à grands coups de trique
Dans leurs dents de lame en main, profonds, pas embêtés
Quand l'ombre descend aux bois comme un immense accroche
Ils s'en vont, amenant leurs dogues à l'attache,
Et sur nos maisons tous brûlés, gaîtés!

Ils signalent aux lois modernes les fauneaux
Ils empoignent les Faustes et les Diavolos
"Bas de ça, les anciens! Déposez les ballots!"

Quand la Vérité s'approche des jeunesses
Le Douanier de faux aux appas contrôlés!
Enfer aux Déshonnêtes que sa paume a frôlés!

Oraison du soir.

Je vis assis, tel qu'un Ange aux mains d'un barbier
Empoignant une étrille à crêtes comme lui,
Et hypogastre et le col cambrés une Gambier
Leurs dents, dans les cœurs gros d'impalpables voiles.

Et dès que les exercements chauds d'un vieux cocher
Mille Rêves en moi font de douces brûlures:
Puis par instants mon cœur tendre est comme un nid
D'où s'échappent les jeunes et sombres Désirs

Et quand j'ai mis mes bras autour de mon
Je me tourne, ayant dû trente ou quarante étapes,
Et me recueille pour lâcher l'âcre besoin:

Doux comme les Seigneurs du cèdre et des hysopes
Je prise vers les cieux bruns très haut et très loin,
Avec l'assentiment des grands hélianthes.

17 bis

17

Les Fleurs de charité.

—

Le jeune homme dont l'œil est brillant, la peau brune,
Le beau corps de vingt ans qui devrait aller nu,
Et qu'ont, le front cercle de cuivre, sous la lune
Adoré, dans la Perse ou Génie inconnu,

Impétueux avec des douceurs virginales
Et noires, fier de ses jeunes et fortes membres,
Pareil aux jeunes mers, fleurs de nuits estivales
Qui se retournent sur des lits de diamants;

Le jeune homme, devant les laideurs de ce monde
Ensemble dans son cœur longuement irrité
Et plein de la blessure éternelle et profonde,
Se prend à désirer la sœur de charité.

Mais; ô Femme, morceau d'entrailles pitié!
Tu n'as jamais la fleur de charité, jamais
Ni regard noir, ni ventre où dort une ombre rouge
Ni doigts légers, ni seins splendidement formés

Aveugle irréveillée aux tièdes prunelles
Tout notre amour pourtant néanmoins pour toi:
C'est toi qui perds à nous, sœur de mamelles,
Nous te berçons, charmante et grave Passion.

Ces haines, tes serpents fixes, tes défaillances
Et ces baisers mêlés aux pires ambroisies
En nous rendent tout, ô Nuit, pourtant dans ma veillance
Comme un excès de sang épanché tous les mois

Quand la femme, portée un instant, l'épouvante,
Amour, appel de vie et chanson d'actions
Viennent à la Muse verte et la Justice ardente
Le déchirer de leur auguste obsession.

Ah! sans cesse altéré des splendeurs et des calmes,
Délices des dieux dans impassibilité peignant
Avec tendresse après la science aux bras calmes
Il porte à la nature en fleur son front saignant.

Plus [illegible] éternité et [illegible]
Répugnent au blessé, sombre savant d'orgueil;
Il veut marcher sur lui d'étroites solitudes
Alors, et toujours beau, sans dégoût du cercueil,

Qu'il croie aux vastes fins, flâneur ou promeneur
D'hommes, et fermes les mains de Vérité
Et l'appelle en son âme et ses membres malades
O Mort mystérieuse, ô sœur de charité.

Fin [illegible].

Les Petites Communions

I

Vraiment, c'est bête, ces églises des villages
Où gunge laids marmots encrassant les piliers
[illegible] prosternés à [illegible]
Un noir grotesque dont fermentent les ouïes :
Mais le Soleil s'exalte, à travers des feuillages
Les rudes ébats des rires irréguliers.

La pierre sont toujours la terre maternelle
Vous verrez des morceaux de ces cailloux terreux
Dans la campagne en nuit qui frémit solennelle
Portant près des blés lourds, dans les sentiers ocreux
Ces mêmes rires étalés en bleuit la framboise
Des seaux de mûriers noirs et de rosiers fureux.

Sous les cent ans on rend ces granges respectables
Par un badigeon d'eau bleue et de lait caillé :
Si des mystères grotesques sont notables
Près de la Notre Dame ou du Saint empaillé
[illegible] restant [illegible] auberge et [illegible]
Se gorgent de cire au grand chœur ensoleillé.

Les yeux levés vers les mains, frémissantes
Des soins naïfs des bons travaux obéissants ;
Ils sortent, oubliant que la peau leur démange

Où le Père du Christ plaque ses doigts puissants.
Un prie au Père un tout ombré d'une Chemise
Pour qu'il laisse au soleil tous ses fruits naissants.

Le premier habit noir, le plus beau jour de tous
Pour le Napoléon ou le Petit Caporal
Quelque enluminure où les Joseph et les Marthe
Vieux et jaunes avec un crêpe amour.
Et que joindront au jour de Pâques deux cartes,
Les deux seuls deux Souvenirs lui restant [illegible]

Les filles vont toujours à l'église, contentes
De s'entendre appeler garces par les garçons
Qui font du genre après messe ou vêpres chantantes
Chez qui sont destinés au choix des garnisons
Ils marquent au café les maisons importantes
Blouses neuves, et gueulant d'effroyables chansons.

Cependant le Curé choisit pour les enfants
Des dessins dans son clos, les vêpres finies, grand
L'air d'emplit d'allégresse, agitements de dames
Il se vont en dépit des célestes défenses
Des doigts de pied ravis et le nouveau marquant.

— Le Mal vient, mais jamais aux cœurs des [illegible]

[illegible]
Congrégées des Faubourgs ou des riches Quartiers,
Cette petite fille inconnue, aux yeux tristes,
Front jaune, les parents semblent de deux partis
Au grand jour, le marquent parmi les Catéchistes,
Dieu fera sur ce front neiger ses bénédictions

21

III

La vérité du grand Jour, l'enfant se fait malade.
Mieux qu'à l'Église haute aux funèbres rumeurs,
D'abord le frisson vient, — le lit n'étreint pas fade —
Un frisson surhumain qui retourne à "Je meurs."

Et, comme un vol d'amour fait à des soeurs stupides,
Elle compte, abattue et les mains sur son cœur,
Les Anges, les Jésus et les Vierges nitides
Et, calmement, son âme a bu tout un vainqueur.

Adonaï ! — Dans les terminaisons latines
Des cieux noirs de vers saignent les Fronts vermeils
Et taches du sang pour des célestes poitrines
De grands linges neigeux tombent sur les soleils !

— Pour ses virginités présentes et futures
Elle mord aux fraîcheurs de la Rémission
Mais plus que les lys d'eau, plus que les confitures
Ces pardons sont glacés, ô Reine de Sion !

IV

Puis la Vierge noire plus que la vierge d'ivoire
Les mystiques élans se cassent quelquefois
Et vient la pauvreté des images que cuire
L'ennui, l'enluminure atroce et les vieux bois.

Des curiosités vaguement impudiques
Épouvantent la rêve aux chastes bleuités
Qui s'est surpris autour des célestes tuniques,
Du linge dont Jésus voile ses nudités.

Elle veut, elle veut, pourtant, l'âme en détresse
Ne fermer dans l'oreiller creusé par les cris sourds
Prolonger les éclairs suprêmes de tendresse
Le brin – d'ombre emplit les maisons et les cours

Et l'enfant ne peut plus. Elle s'agite, ouvre
Ses reins et d'une main ouvre le rideau bleu
Pour amener un peu la fraîcheur de la chambre
Sous le drap, vers son ventre et sa poitrine en feu.

V

Et son réveil – minuit – la fenêtre était blanche
Devant le sommeil bleu des rideaux illunés
La vision lui fit des candeurs du dimanche,
Elle avait rêvé rouge. Elle saigna du nez.

Et se sentant bien chaste et pleine de faiblesse
Pour savourer en Dieu son amour revenant
Elle [illegible] mit à [illegible]
Le beau, sous l'œil des cieux doux, en le devinant.

De la nuit Vierge-Mère impalpable, qui baigne
Tous les jeunes émois de ses silences gris,
Elle eut soif de la nuit forte où le sang qui saigne
Crache dans l'écume la révolte sans cris.

Et faisant la victime et la petite épouse
Son étoile la vit, une chandelle aux doigts
Descendre dans la cour où séchait une blouse,
Spectre blanc, et laver les spectres noirs des toits

VI

Elle passa la nuit sainte dans les latrines.
Vers la chandelle, aux trous du toit coulait l'air blanc,
Et quelque vigne folle aux noirceurs purpurines,
En deçà d'une cour voisine s'écroulant.

La lucarne faisait un cœur de lueur vive
Dans la cour où les ciels bas pilaquaient d'or vermeil,
Les vitres; les pavés puant l'eau de lessive
Soiffraient l'ombre des murs bondés de noirs sommeils.

. . . . . .

VII

Qui dira ces langueurs et ces pitiés immondes,
Et ce qu'il lui viendra de haine, ô sales fous,
Dont le travail d'avoir déformé encor les mondes
Quand la lèpre à la fin mangera ce corps doux?

. . . . . .

VIII

Et quand, ayant rentré tous les nœuds d'hystéries
Elle verra, sous les tristesses du bonheur,
L'amant rêver au blanc milieu des Maries
Du matin de la nuit d'amour, avec douceur:

« Sais-tu que je t'ai fait mourir? J'ai pris ta bouche,
Ton cœur, tout ce qu'on a, tout ce que vous avez;
Et moi, je suis malade: Oh! je veux qu'on me couche
Parmi les morts des eaux nocturnes abreuvées

J'étais bien jeune, et Christ a souillé mes haleines
Il me broda jusqu'à la gorge de dégoûts !
Tu baisais mes cheveux profonds comme les bains
Et je me laissais faire, oh ! va, c'est bon pourvous !

Hommes qui songez peu que la plus innocente
Est, sous sa conscience aux ignobles terreurs
La plus prostituée et la plus Douloureuse
Et que tous vos baisers vous font Saints et Purs !

Car ma Communion première est bien passée
Tes baisers, je ne puis jamais les avoir eus !
Et mon cœur et ma chair par ta chair embrassée
Fourmillent du baiser putride de Jésus !

IX

Alors l'âme pourrie et l'âme ivre éclate
Sanctifiant ruisseler tes malédictions
— Ils auront craché sur la Haine immolée,
Echappés, pour la mort, des justes prisons.

Christ ! ô Christ éternel voleur des étoiles
Toi qui pour deux milles ans t'endors à ta place
Cloué au gibet de honte et de céphalées
Ou renversés les fronts des femmes de douleur.

Juillet 1871.

IV

Larme

Loin des oiseaux, des troupeaux, des villageoises,
Je buvais accroupi dans quelque bruyère
Entourée de tendres bois de noisetiers,
Par un brouillard d'après-midi tiède et vert.

Que pouvais-je boire dans cette jeune Oise,
Ormeaux sans voix, gazon sans fleurs, ciel couvert?
Que trait-je à la gourde de colocase?
Quelque liqueur d'or, fade et qui fait suer

Tel, j'usse été mauvaise enseigne d'auberge.
Puis l'orage changea le ciel, jusqu'au soir.
Ce furent des nuits noires, des lacs, des roches,
Des colonnades sous la nuit bleue, Pergames.

L'eau des bois se perdait sur des sables vierges
Le vent, du ciel, jetait des glaçons aux mares...
Or! tel qu'un pêcheur d'or ou de coquillages,
Dire que je n'ai pas eu souci de boire!

Mai 1872

La Rivière de Cassis

La Rivière de Cassis roule ignorée
En des vaux étranges :
La voix de cent corbeaux l'accompagne, vraie
Et bonne voix d'anges :
Avec les grands mouvements des sapinaies
Quand plusieurs vents plongent.

Tout roule avec des dompteries révoltantes
De campagnes d'anciens temps ;
De donjons visités, de parcs importants :
C'est en ces bords qu'on entend
Les passions mortes d'ascensionnels errants :
Mais que salubre est le vent !

Que le pâtre regagne à ces claircies :
Et ira plus courageux.
Soldats des forêts que le Seigneur envoie,
Chers corbeaux délicieux !
Faites fuir d'ici le paysan matois
Et l'instinct d'un moignon vieux.

Mai 1872

Comédie de la Soif

1. Les Parents.

Nous sommes les Grands Parents
Les Grands !
Couverts des froides sueurs
De la lune et des verdures.
Nos vins secs avaient du cœur !
Du soleil dans l'encolure
Que faut-il à l'homme ? boire.
Moi – Mourir aux fleuves barbares.

Nous sommes les Grands-Parents
Des champs.
L'eau est au fond des osiers ;
Vois le courant du fossé
Autour du château mouillé.
Descendons en nos celliers ;
Après, le cidre et le lait.
Moi – Aller où baident les vaches.

Nous sommes les Grands Parents ;
Tiens, prends
Les liqueurs dans nos armoires
Le Thé, le Café, si rares,
Frémissent dans les bouilloires.
– Vois les images, les fleurs.
Nous rentrons du cimetière.
Moi – Ah ! tarir toutes les urnes !

2. L'Esprit.

Éternelles Ondines
Divisez l'eau fine.
Fées, sautez de l'azur,
Ennuis le flot pur.

Juif-errant de Norvège !
Dites-moi la neige !
Anciens exilés chers,
Dites moi la mer.

Moi — Non, plus ces bois sous pures,
Ces fleurs d'eau pour vaseuses
Légendes ni figures
Ne me déaltèrent.
Chansonnier, ta fillette
C'est ma soif si folle
Hydre intime sans repos
Qui mine et désole.

3. Les Amis

Viens, les Vins vont aux plages,
Et les flots par millions !
Vois le Bitter sauvage
Rouler du haut des monts !

Dagnons, pèlerins sages
L'absinthe aux verts piliers...

Moi — Plus ces paysages !
Qu'est l'ivresse, Amis !

J'aime autant, mieux, même,
Pourrir dans l'étang,
Sous l'affreuse crème,
Près des bois flottants.

4. Le pauvre Songe

Peut-être un soir m'attend
Où je boirai tranquille
En quelque vieille Ville
Et mourrai plus content :
Puisque je suis patient !

Le mare mal se saigne
Si j'ai jamais quelque or
Choisirai-je le Nord
Ou le Pays des Vignes ?...
– Ah songer est indigne

Puisque c'est pure perte !
Et si je redeviens
Le voyageur d'aucrefois
Jamais l'auberge verte
Ne peut bien m'être ouverte :

5. Conclusion

Les pigeons qui tremblent dans la prairie
Le gibier, qui courre et qui voit la nuit,
Les bêtes des eaux, la bête asservie,
Les derniers papillons !... ont soif aussi.

Mais fondre où fond ce nuage sans guide,
– Oh ! favorisé de ce qui est frais !
Expirer en ces violettes humides
Dont le murmure charme ces forêts :

Mai 1872

Bonne pensée du matin

À quatre heures du matin, l'été,
Le sommeil d'amour dure encore.
Sous les bosquets l'aube evapore
L'odeur du soir fêté.

Déjà dans l'immense chantier
Vers le soleil des Hesperides,
En bras de chemise, les charpentiers
Déjà s'agitent.

Dans leur désert de mousse, tranquilles,
Ils préparent les lambris précieux
Où la richesse de la ville
Tiendra tous ses faux yeux.

Ah! pour ces Ouvriers charmants
Sujets d'un roi de Babylone,
Venus! laisse un peu tes Amants,
Dont l'âme est un couronne.

O Reine des Bergers!

Porte aux travailleurs l'eau-de-vie.
Pour que leurs forces soient en paix
En attendant le bain dans la mer, à midi.

Paris 1872.

A quatre heures du matin l'été
le Sommeil d'amour dure encore
Dans les bosquets l'aube evapore
l'odeur du soir fêté

Or là bas dans l'immense chantier
Vers le soleil des Hesperides
en bras de chemise les charpentiers
déjà s'agitent

Dans leurs déserts de mousse tranquilles
ils preparent les lambris précieux
où la richesse de la ville
rira sous de faux cieux

O pour ces ouvriers charmants
Sujets d'un roi de Babylone
Venus! laisse un peu les amants
dont l'âme est en couronne

O Reine des Bergers
porte aux travailleurs l'eau de vie
pour que leurs forces soient en paix
en attendant le bain dans la mer à midi

Bannières de mai

Aux branches claires des tilleuls
Meurt un maladif hallali.
Mais des chansons spirituelles
Voltigent parmi les groseilles.
Que nôtre Sang rie en nos veines,
Voici s'enchevêtrer les vignes.
Le ciel est joli comme un ange
L'azur et l'onde communient.
Je dors. Si un rayon me blesse
Je succomberai sur la mousse.

Qu'on patiente et qu'on s'ennuie
C'est trop simple. Fi de mes peines.
Je veux que l'été dramatique
Me lie à son char de fortune.
Que par toi beaucoup ô Nature,
— Ah moins seul et moins nul! — je meure.
Au lieu que les Bergers, c'est drôle,
Meurent à peu près par le monde.

Je veux bien que les saisons m'usent.
A toi, Nature, je me rends;
Et ma faim et toute ma soif.
Et, s'il te plaît, nourris abreuve.
Rien de rien ne m'illusionne;
C'est vrai aux parents, qu'au soleil,
Mais moi je ne veux vivre à rien;
Et libre soit cette infortune.

Mai 1872

Chanson de la plus haute Tour.

Jadis Jeunesse
A tout asservie,
Par délicatesse
J'ai perdu ma vie.
Ah! Que le temps vienne
Où les cœurs s'éprennent.

Je me suis dit: laisse,
Et qu'on ne te voie:
Et sans la promesse
De plus hautes joies.
Que rien ne t'arrête
Auguste retraite.

J'ai tant fait patience
Qu'à jamais j'oublie;
Craintes et souffrances
Aux cieux sont parties.
Et la soif malsaine
Obscurcit mes veines.

Ainsi la Prairie
A l'oublie livrée,
Grande, et fleurie
D'encens et d'ivraies
Au bourdon farouche
De cent sales mouches.

Ah ! Mille Rivages
De la si pauvre âme
Qui n'a que l'image
De la Notre-Dame !
Est-ce que ton prie
La Vierge Mère ?

Divine amoureuse
De toute oeuvre
Par Delia Tesla.
Tu pardonnas ma vie.
Ah ! que le temps vienne
Où les cœurs s'ouvrent !

mai 872

L'Éternité

Elle est retrouvée.
Quoi ? – L'Éternité.
C'est la mer allée
Avec le soleil.

Âme sentinelle,
murmurons l'aveu
De la nuit si nulle
Et du jour en feu.

Des humains suffrages,
Des communs élans
Là tu te dégages
Et voles selon.

Puisque de vous seules,
Braises de satin,
Le Devoir s'exhale
Sans qu'on dise : enfin.

Là pas d'espérance,
Nul orietur.
Science avec patience,
Le supplice est sûr.

Elle est retrouvée.
Quoi ? – L'Éternité.
C'est la mer allée
Avec le soleil

Oct
Villars 1872

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Age d'or

Quelqu'une des voix
Toujours angélique
- Il s'agit de moi, -
Vertement s'explique :

Ces mille questions
Qui se ramifient
N'amènent, au fond,
Qu'ivresse et folie ;

Reconnais ce tour
Si gai, si facile :
Ce n'est qu'onde, flore,
Et c'est ta famille !

Puis elle chante.
Si gai, si facile,
Est visible à l'œil nu...
- Je chante avec elle, -

Reconnais ce tour
Si gai, si facile,
Ce n'est qu'onde, flore,
Et c'est ta famille !.. etc....

Et puis une voix
- Est-elle angélique ! -
Il s'agit de moi,
Vertement s'explique ;

Et chante à l'instant
En sœur des saisons :
D'un ton Allemand,
Mais ardente et pleine :

Le monde est vieux ;
Si cela t'étonne !
Vis et laisse au feu
L'obscure infortune.

O ! joli château !
Que ta vie est claire !
De quel Age ~~as~~-tu
Nature princière
De Notre grand frère ! etc....,

Je chante aussi, moi :
Multiples sens ! Voix
Pas de tout publiques !
Environnez-moi
De gloire pudique .. etc....

Mai 1872

Table de explication

1 Première Partie
2 Quatrième Partie
3 Eternité
4 Age d'or

Jeune visage
[illegible] ouverts au ciel [illegible]

Debout [illegible] matin à [illegible]
Où vibrent [illegible] des [illegible]

Que [illegible] Soir-Dieu [illegible]
Cette [illegible] [illegible]
[illegible] fils [illegible] qui [illegible]
[illegible] mêle, et [illegible] dans [illegible]

[illegible] [illegible], [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible]
Puis y rentrent ! [illegible]
Peu [illegible], [illegible]

esprits

malfaisants

[illegible]
Comme un [illegible]

27 Juin 72

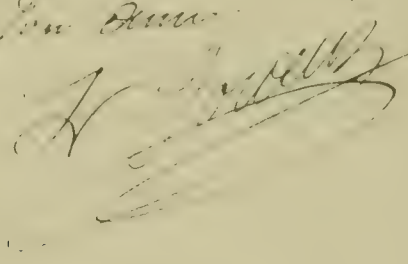
* Même des esprits [illegible], malfaisants

Réponds-moi au plus vite
au sujet de cette lettre et dis-moi
si tu t'amuses là-bas.

Moi je compte avoir mon
diplôme à la fin de la semaine
prochaine.

Adieu. Écris vite.

Ton ami



Mangeur

Charbons
Mes Paris. Tourins. P

Ettuez le gai

Mange
Les cailloux qu'en pauvre Crise,

Petit fils des Nuages,
Tu t'endors aux vallées grises !

Et ton sommeil
C'est l'Ecolomie qui rit.

Août 1872

TABLE

I

Première Soirée — Sensation — Le Forgeron — Soleil et Chair — Ophélie — Bal des Pendus — Le Châtiment de Tartufe — Vénus Anadyomène — Les Réparties de Nina — A la Musique — Les Effarés — Roman — Morts de quatre-vingt-douze — Le Mal — Rages de Césars.

II

Rêvé pour l'Hiver — Le Dormeur du Val — Au Cabaret Vert — La Maline — L'éclatante Victoire de Sarrebruck — Le Buffet — Ma Bohème.

III

Les Assis — Tête de Faune — Le Cœur volé — Les Effarés — Les Voyelles — Les Douaniers — Oraison du Soir — Sœurs de Charité — Les Premières Communions.

IV

Larme — La Rivière de Cassis — Comédie de la Soif — Bonne Pensée du Matin — Bannières de Mai — Chanson de la plus haute tour — L'Éternité — Age d'Or — Jeune Ménage — Fêtes de la Faim.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE DIX AOUT
MIL NEUF CENT DIX-NEUF, PAR
L'IMPRIMERIE CHANTENAY, 15, RUE
DE L'ABBÉ-GRÉGOIRE, A PARIS, POUR
LE COMPTE DE A. MESSEIN, ÉDITEUR,
19, QUAI SAINT-MICHEL, A PARIS.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

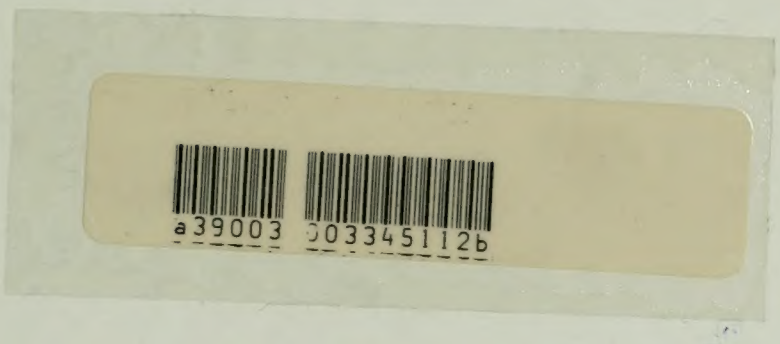
The Library
University of Ottawa
Date due

JAN 05 '81

JAN 05 '81

28 NOV. 2000

CE



CE PQ 2387
.R5A6 1919
COO RIMBAUD, JEA POESIES.
ACC# 1226241